

THÉÂTRE

Louise Bombardier dans
l'œil de la mort

Page E 3



DE VISU

Affinités électives au Mois
de la photo

Page E 5

LE DEVOIR

CULTURE

CAHIER
E

OPÉRA

L'opéra au pays d'Astérix

«Regardez-moi ces grands airs», dit la publicité. Et s'il est vrai que parfois un air «fait» un opéra, *Norma*, de Bellini, est pour un large public «l'opéra avec Casta diva». C'est cette *Norma* qui prend l'affiche de l'Opéra de Montréal samedi prochain. Avec, pour beaucoup, deux heures et demie de musique à découvrir...

CHRISTOPHE HUSS

Peu de raccourcis ont été aussi saisissants et marquants dans la perception populaire de l'opéra: si «*Nessun dorma*», de *Turandot*, c'est Pavarotti (et vice-versa), «*Casta diva*», c'est Callas, d'ailleurs «*Casta diva*» c'est *Norma* et *Norma* c'est Callas; un enfer pour toutes les chanteuses depuis quarante-cinq ans! Une seule fois dans les trente dernières années on a vu un air promouvoir ainsi un opéra entier: «*Ebben, ne andrò lontana*», fil conducteur du film *Diva*, de Jean-Jacques Beneix, qui a ressuscité *La Wally*, un obscur opéra d'Alfredo Catalani. Mais qui se souvient que la *Diva* s'appelait Wilhelmina Fernandez et qui se soucie de monter *La Wally* sur les scènes internationales?

Si *Norma* n'a pas quitté le répertoire, c'est pour une bonne raison: *Norma* est un chef-d'œuvre, dont l'une des audaces fut de tourner le dos aux conventions qui avaient fait des ensembles brillants et des scènes finales triomphantes une règle d'or. Même le grand Mozart dans *Don Giovanni* (1787) avait sacrifié, après la mort du héros, au petit couplet moralisateur entonné par tous pour vilipender le méchant englouti par les enfers.

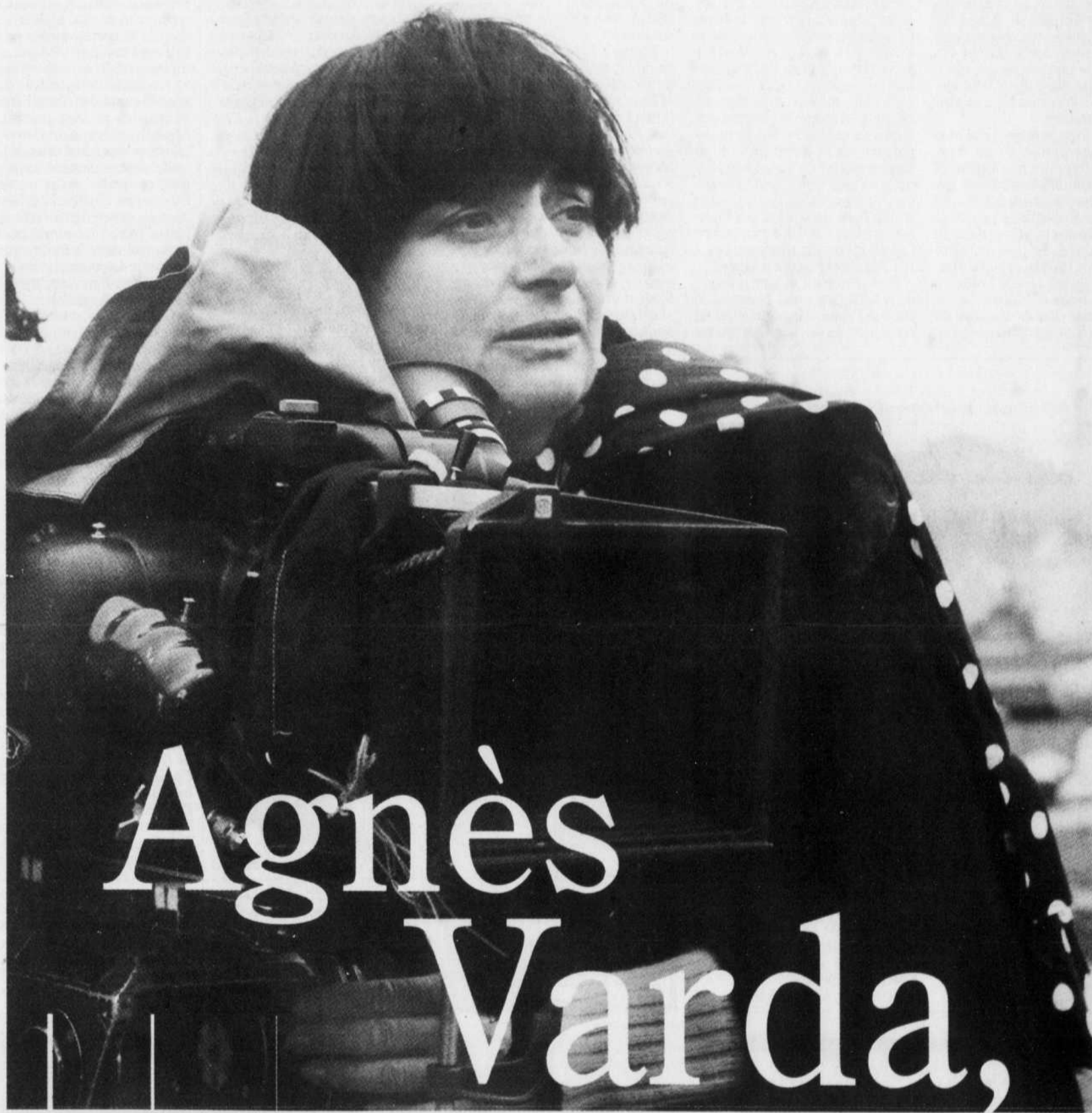
Médée, de Luigi Cherubini (1797), fut l'ouvrage qui fit le lien entre la tragédie lyrique française (on pense évidemment à la *Médée* de Charpentier) et le grand opéra romantique symbolisé par *Norma*, avec un personnage central de femme qui porte l'opéra sur ses épaules et finit brûlée dans un embrasement général. *Médée*, de Cherubini, ouvre donc la voie à *Norma*, de Bellini (1831). Mais dans *Norma*, Bellini va tisser une toile entre deux plans dans lesquels se déroule l'action: la sphère publique et la sphère privée. Le spectateur assiste aux tiraillements d'une héroïne entre ces deux univers. La question qui ronge *Norma* est: «*L'amour ou le devoir?*»

Un opéra en Gaule

C'est à de petits signes emblématiques que l'on voit que la culture musicale populaire fout le camp: lorsque Albert Uderzo publia en 2001 la trente et unième aventure d'Astérix, il l'intitula *Astérix et Latraviata*. Sinistre imbécillité que René Goscinny, scénariste de génie des premiers albums, n'aurait sans doute pas laissée passer. Car il existe bel et bien un opéra populaire qui se passe en Gaule en 50 avant J.-C. Cet opéra, c'est *Norma*!

Norma est une grande prêtresse gauloise dans la Gaule occupée par des forces romaines que commande Pollione. Elle est la fille du Panoramix local, Oroveso, le chef des druides. La première scène se situe dans la forêt sacrée des druides, lors d'un rituel. *Norma* peut appeler les Gaulois à la rébellion en faisant retentir le bouclier sacré. Mais elle a un secret qui la retient d'agir: elle a aimé Pollione

VOIR PAGE E 2: NORMA



Agnès Varda,

cinéaste de la vérité des gens

La Cinémathèque consacre une rétrospective à Agnès Varda, du 14 au 29 septembre, avec une trentaine de films de tout format. En prime: une exposition de ses photos des années 50.

ODILE TREMBLAY

L'éternelle jeunesse d'Agnès Varda s'abreuve à la curiosité. Cette envie d'explorer le dessous de la société, là où les autres n'ont pas trop envie de s'aventurer la tarade. Elle ne se regarde pas le nombril. Agnès Varda, elle va plutôt à la rencontre de l'autre. «*Je n'ai aucun mérite. J'aime passer des heures à écouter mes voisins.*»

Depuis le temps que sa petite silhouette aux yeux scintillants se trimballe sans flâner dans l'univers cinématographique français, elle a l'air de tout sauf d'une réalisatrice en quête de gloire ou assise sur ses succès. Même au dernier Festival de Cannes, alors membre du jury, elle détonnait par sa simplicité parmi les paillettes.

«*Je n'ai pas fait de carrière. J'ai fait des films.*», précise-t-elle. Vrai! Elle parle du privilège d'être artiste, de son amour des gens, de son enthousiasme jamais éteint, de son perfectionnisme, même à l'heure d'ajouter des suppléments aux DVD de ses œuvres en y ap-

portant tous les soins du monde. Son discours déborde sur les installations, sa passion d'artiste, retenues dans tant d'expos, de biennales avec des écrans multiples. «*Par l'art, on casse les frontières.*»

Elle est humble, Varda. «*Je suis très limitée, comme cinéaste, vous savez. J'aime l'artisanat du métier.*» Son père était grec, sa mère française, mais elle est née en 1928 à Bruxelles avant d'investir Paris et n'a d'ailleurs pas très envie de remonter le cours de son aventure familiale. Autodidacte. «*Mais on apprend en 51 ans de métier.*», s'affirmant hors du champ réaliste en exerçant son humour sur le quotidien.

En retrait des chapelles

Son titre de grand-mère de la Nouvelle Vague que lui décernent certains cinéphiles, Agnès Varda le balie du revers de la main. Il faut dire qu'en 1956 son film *La Pointe courte*, avec Alain Resnais comme monteur et Philippe Noiret comme comédien, a fait date. Elle apportait avant tout le monde un souffle de liberté sur le septième art. En 1961, avec *Cléo de cinq à sept*, entre Parc Montsouris et cafés de Montparnasse,

Varda a capté l'âme de Paris et celle d'une chanteuse malade (Corinne Marchand).

«*La Nouvelle Vague, ce sont des gens de moins de trente ans qui ont fait des films pas chers. Mais on était tous si différents... Moi, je n'ai jamais fait partie d'un groupe, ni même d'un syndicat.*» Avec son mari, le réalisateur Jacques Demy à qui on doit *Les Parapluies de Cherbourg*, *Peau d'Âne*, etc., elle restait en retrait des groupes et des chapelles.

Dans *Ulysse*, en 1983, Varda avait avec finesse et ironie enquêté à partir d'une vieille photographie. Avec *Daguerrotypes*, en 1975, elle présentait ses voisins et mettait un coin de Paris dans une merveilleuse bouteille.

Son grand film *Sans toit ni loi* (qui lui valut en 1985 le Lion d'or à Venise) fut une étape-clé dans son parcours. Avec une Sandrine Bonnaire toute jeune et au sommet de son talent, cette histoire d'une sans-abri vouée à la mort dégageait une force d'émotion extraordinaire. «*Pour aborder la ligne tenue d'une errance, il faut être animé par quelque chose qui n'est pas professionnel.*»

VOIR PAGE E 6: VARDA

Culture

NORMA

La soprano géorgienne Hasmik Papian est devenue en quelques années «la» Norma que toutes les scènes recherchent

SUIVE DE LA PAGE E 1

dans un amour coupable qui lui a donné deux enfants. Pollione s'est éloigné d'elle. Norma souhaite que cet amour renaisse, mais Pollione poursuit de ses assiduités la jeune prêtresse Adalgisa, chose tout aussi défendue. Adalgisa confie cet amour à Norma et découvre par là même le passé de son prétendant. Le premier acte s'achève sur un trio dramatique: Adalgisa se détache de Pollione et Norma le dénonce. Le bouclier sacré retentit.

Au début du deuxième acte, Norma pense à tuer ses enfants, mais l'amour maternel prend le dessus. Dans un geste de sacrifice, elle cherche néanmoins à les confier à Adalgisa et demande à celle-ci de rejoindre Pollione. Adalgisa refuse et jure fidélité à Norma en avouant qu'elle n'aura de cesse de lui ramener l'amour de Pollione, qu'elle s'en va trouver. L'ambassade d'Adalgisa échoue, mais Pollione est arrêté. La grande prêtresse est obligée de dénoncer Adalgisa, jeune prêtresse parjure qui doit mourir sur le bûcher. Au moment de prononcer son nom, elle s'accuse elle-même. Pollione, bouleversé, la rejoint pour mourir dans les flammes.

Norma, le personnage privé et le personnage public, se fait face. C'est cet itinéraire que Bellini et son librettiste organisent avec minutie. L'opéra en deux actes commence par un rite dans la forêt et progressivement glisse dans la sphère privée. Le premier acte s'achève sur un trio, celui de Norma et Adalgisa face à Pollione confronté à ses trahisons. Le second acte naît dans la chambre de Norma, qui songe à tuer ses en-

fants. Elle fraternise avec Adalgisa. La sphère privée empiète alors sur le destin collectif, car, après l'échec de la mission d'Adalgisa, Norma appelle au soulèvement des Gaulois. Ceux-ci sont tous réunis pour statuer sur la profanation du temple lorsque Norma se condamne elle-même au bûcher, une expiation publique de ses fautes.

Une soprano attendue

Comme l'a très bien résumé Piotr Kaminski dans son ouvrage *Mille et un opéras* (Fayard): «Il semble presque superfétatoire de multiplier les adjectifs, vite épuisés, afin de glorifier l'abondance de l'invention dont Bellini fait preuve dans Norma [...]. La phrase idoine coule de sa plume avec une désarmante séduction, soutenue par un souffle qui fera l'extase et le désespoir de générations. Verdi et Wagner compris.»

Le souffle. Là est le secret de Norma: la quête des longues phrases, d'une mélodie sans fin. C'est le sens de la phrase, la respiration musicale, qui, outre la façon de mélodique de Norma, fascine les artistes qui cherchent à en traduire les sortilèges. Parmi ces artistes, la soprano géorgienne Hasmik Papian est devenue en quelques années «la» Norma que toutes les scènes recherchent, depuis un soir de juillet 1999 où, au théâtre antique d'Orange, elle remplaça au pied levé Maria Guleghina, théâtre d'Orange qui avait connu l'une de ses soirées historiques lorsqu'en 1974 Montserrat Caballé incarna la prêtresse, face à Jon Vickers et Josephine Veasey.

En tant que tel, et sans préjuger du résultat, la venue à Montréal de Hasmik Papian dans ce rôle est un événement en soi, aussi intéressant



Maria Callas et Teresa Stratas (ici dans *La Traviata*) ont incarné deux des grandes Norma de l'histoire.



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

que l'utilisation, pour la première fois à l'Opéra de Montréal (OdeM), des décors et des costumes de la production du Metropolitan Opera de New York, dans lesquels l'OdeM va instiller sa propre mise en scène.

Lorsqu'on demande à la soprano de dire quelles sont les difficultés de ce rôle, elle cite en premier «Casta diva», «car tout le monde connaît cet air et vient pour l'écouter». Elle ajoute: «Il est difficile d'y contrôler parfaitement la voix et la posture. Le défi pour moi est d'arriver à la fin de l'œuvre avec une voix aussi fraîche qu'au début, ce qui est difficile puisque Norma chante sans répit. L'autre défi pour moi est de convaincre le public sur le plan dramatique. Mon problème, c'est ma jeunesse, là où beaucoup de gens attendent une chanteuse plus âgée, plus robuste. Il est plus difficile de convaincre quand on a l'air fragile et délicate, mais il faut jouer le rôle. Callas le faisait bien. D'ailleurs, la chose la plus difficile pour une chanteuse qui interprète Norma, c'est l'in-

cessante comparaison avec Callas!»

Norma prend l'affiche le 17 septembre pour six représentations jusqu'au 1^{er} octobre. Bernard Labadie dirigera ce spectacle à la tête de l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal. Le défi est important dans des temps troublés pour l'OdeM, qui a assurément besoin d'un succès public pour se redonner le moral. Dans une semaine, les dés seront jetés.

NORMA

Opéra en deux actes de Vincenzo Bellini, sur un livret de Felice Romani (1831). Avec Hasmik Papian (Norma), Antonio Nagore (Pollione), Kate Aldrich (Adalgisa) et Daniel Borowski (Orovèse). Direction musicale: Bernard Labadie. Mise en scène: Stephen Pickover. Décors et costumes: John Conklin pour le Metropolitan Opera. Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, les 17, 21, 24, 26 et 29 septembre à 20h et le 1^{er} octobre à 14h. (514) 985-2258.

MUSIQUE

L'homme qui «djammait» avec lui-même

BERNARD LAMARCHE

Une pensée classique pourrait bien être en train de se dessiner dans la musique pop au Québec. Plus tôt cet été, le Camp musical de Saint-Alexandre a mis en relief la part classique de la musique de Loco Locass: Berlioz, Stravinski, Prokofiev se retrouvent dans les musiques couchées par les rappeurs. Dans un esprit différent mais selon une recette similaire, Philippe Bergeron, alias Philippe B., a couché un album aux couleurs de Fauré, de Debussy et de...

Philippe B. lance ce lundi à Montréal, au Vert Bouteille, un album éponyme. Il profite du fait que son groupe, Gwenwed, est pour ainsi dire en dormance. Philippe B. a écrit des chansons faites de paysages de grand chemin. Il cherche à nous en transmettre l'essence, nous fait presque communier avec eux. L'album a été lancé la semaine dernière en Abitibi-Témiscamingue, en ouverture du Festival de musique émergente. On était à peine arrivé sous les grands cieux de l'Abitibi lorsque, en guise de premier concert, Philippe B. a décliné des textes qui nous transportaient ailleurs. Car la route s'est réellement imprégnée dans ces textes et ces musiques. Des routes, Philippe B. en a sillonnées en masse dernièrement certains d'entre vous auront peut-être remarqué notre homme aux côtés de Pierre Lapointe sur les scènes du Québec. Pour Lapointe, Philippe B. gratte des guitares.

Cet album, l'auteur-compositeur-interprète le qualifie d'«album Frankenstein». «Il y a beaucoup d'édition sur ce disque. J'ai fait beaucoup de prises et après je faisais du ménage et je gardais les meilleures passes. C'est très Frankenstein comme type de réalisation. Ça me permettait de ne pas trop réfléchir à l'arrangement que j'allais faire. Je djammais avec moi-même.»

Des fantômes

Il djammait avec lui-même, mais n'était pas tout à fait seul dans son local. Sur *Les Prisonniers du lac Dufault*, les idées de grandeur se bousculent, avec les voix tirées d'un échantillonnage de Fauré. «C'est l'avant-dernière tonne que j'ai écrite. J'avais déjà samplé les cordes de La Mer, de Debussy, pour faire une couleur en arrière-plan sur Philadelphie. J'avais un besoin précis avec cette tonne-là. J'ai aussi un extrait de Woodstock, de Joni Mitchell, dans le Canyon. Ça donne l'impression qu'elle djamme dans le fond du local avec moi. Les Prisonniers du lac Dufault, je l'ai écrite à partir du sampling du Cantique de Jean Racine, de Gabriel Fauré, qui est devenu la mélodie principale du refrain.» Bergeron a trituré l'extrait, l'a modulé et l'a découpé pour ensuite recomposer le refrain en fonction du résultat. Ce faisant, une chorale semble accompagner le chanteur sur le disque, pour les meilleurs effets. Un bout du *Requiem* de Fauré, la

voix soprano en solo de l'introduction, qui se retrouve également dans les pistes enregistrées. Et ces fantômes avancent à la musique de l'harmonica.

Philippe B. cite au passage les Tom Waits, Dylan, Cohen et ses influences de la première heure, les Pixies. Avec ces musiques sous le bras, il a distillé une chanson, dira-t-il, entre les traditions françaises et l'Americana. De fait, «avec *Gwenwed*, on a une certaine palette, pas trop restreinte, mais quand même. J'accumulais des chansons qui n'étaient pas dans cet univers. Je composais des chansons que je ne voulais pas forcer. Je me retrouvais avec des chansons orphelines.» C'est pourquoi l'album devait naître en solo.

Réalisé entre le salon du compositeur et dans le local de pratique du groupe, ce disque condense dans un tout petit espace. «Il y avait un côté volontaire de faire des références à l'Amérique, à des clichés du répertoire country-folk. Il n'y avait pas ça dans *Gwenwed*. Un de mes chums me disait que j'avais réussi à faire l'effet du foin dans le désert. C'est le vide. J'ai laissé des trous. On a tendance à meubler l'espace quand on arrange, j'ai laissé de l'espace.»

Les premières notes de l'album, celles de *La Comète*, peuvent faire penser à un autre projet solo, celui de M. Mono d'Eric Goulet. Le parallèle avec M. Mono est d'autant plus facile à produire que Goulet lui aussi a aménagé une courte parenthèse dans la carrière de son groupe, Les Chiens, pour réaliser cette année un album fortement acoustique. «Ça ne peut pas me déranger comme commentaire, parce que j'ai composé *La comète* deux ans avant la sortie de l'album de M. Mono. Il y a cependant de drôles de synchronicités dans la musique. Même dans les pochettes, j'ai vu des choses comme *Pierre Lapointe* et *Didier Boutin*. Ils ne se connaissent pas, mais ils ont fait la même chose et ils l'ont sortie en même temps.»

A Rouyn-Noranda, en ouverture du Festival de musique émergente d'Abitibi-Témiscamingue, Philippe Bergeron, alias Philippe B., est monté sur la scène du Cabaret de la dernière chance accompagné de sa seule guitare. C'est une autre des avenues que lui permet de traverser cet album. Il entend aller se promener sur les routes du Québec avec ces musiques inspirantes, à peu de frais, sans groupe, lui, sa voiture et sa guitare. Entre-temps, il retournera se promener souvent sur les routes de cette pop-folk qui tombe à point. En cela, Philippe B. n'a rien à envier, côté textes et musiques, aux Mara Tremblay, M. Mono et autres Thomas Hellman qui redonnent ses lettres de noblesse à la chanson et plongent leur plume dans une encre aux grands sentiments.

Le Devoir

LE CONSEIL DE LA SOUVERAINETÉ DU QUÉBEC PRÉSENTE

un pays dont la devise est je m'oublie

SEMAINE DE THÉÂTRE POLITIQUE
du 19 au 25 septembre 2005, à 19 h
au Théâtre Espace Go

un pays dans l'pays
Soirée hommage à Jean-Claude Germain
Mise en lecture: Diane Dubeau | 19 sept.

la colère des nègres blancs d'Amérique octobre 1970
Mise en lecture: Brigitte Poupart | 20 sept.

la rébellion des porteurs d'eau les patriotes de 1837 et autres héros
Mise en lecture: Michelle Rossignol | 21 sept.

naître ou ne pas naître l'identité
Mise en lecture: Martin Faucher | 22 sept.

vivre debout est moins fatigant que vivre à genoux la langue
Mise en lecture: Denis Trudel | 23 sept.

a vous qui vous évanoûsez entre le oui et le non les référendums
Mise en lecture: Michel Monty | 24 sept.

si la tendance se maintient: les jeunes auteurs(s) et l'identité québécoise
Mise en lecture: Martin Desgagné | 25 sept.

ESPACE GO

4890, boul. Saint-Laurent
Réservations: (514) 845-4890

Une coproduction du Théâtre Sortie de Secours et du Théâtre Tesri Duniya

BHOPAL
Récit d'une catastrophe oubliée

Texte de Rahul Varma
Traduction de Paul Lefebvre

Mise en scène
Philippe Soldevila

Interprétation
Pierre Gauvreau
Julien Lal
Fanny Lal
France Larochette
Nicolas Lemaire
Tony Day
Marie-France Tanguay
Anne Amiri
Patrick Graham
Aparna Sindhoor

Musiciens sur scène
Musiciens sur scène
Chanteurs et danseurs

Équipe de création
Élaboration et conception décors
Christian Fontaine
Conception costumes
Marie-France Larivière
Assistance à la mise en scène
Sylvie Brassard

DU 6 AU 24
SEPTEMBRE 2005

1155, RUE CROMBIE, QUÉBEC
PÉRISCOPE (418) 529-2183

Québec

ET J'AI ENTENDU LES VIEUX DRAGONS BATTRE SOUS LA PEAU

UNE PRÉSENTATION DE MOMENTUM EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
UNE PERFORMANCE SOLO DE
MARCEL POMERLO
TEXTE DE DANY BOUDREAU
JEUDI 15 SEPTEMBRE ET
VENDREDI 16 SEPTEMBRE 20H
AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, AVENUE DES PINS E.
RÉSERVATIONS 514.845.7277

ÉQUIPE: STÉPHANE BÉLÉAU
SCÈNE DE NAZARD, L'UNION GRACIUS, 2003

MOMENTUM

LE DEVOIR

Si vous pouviez choisir, seriez-vous la fille de votre mère ou la mère de votre fille ?

Ma mère chien
Louise Bombardier // Wajdi Mouawad
Markita Boies • Anne Caron • Robert Lalonde • Patricia Nolin • Julie Vincent

Dès le 13 septembre au Théâtre d'Aujourd'hui
www.theatredaujourd'hui.qc.ca 514-282-3900

En partenariat avec
Hydro Québec

LE DEVOIR

BANQUE LAURENTIENNE

Culture

THÉÂTRE

Dans l'œil de la mort

Ma mère chien, une création de Louise Bombardier, lance la saison du Théâtre d'Aujourd'hui

Une femme passionnée parle d'un sujet extrême: la mort. Et Wajdi Mouawad signe la mise en scène d'une pièce qu'il aurait «voulu écrire». Rajoutez à cela une équipe de comédiens prêts à tout, du sel de la vie, une intense dose de travail et la volonté de faire passer des messages importants de façon délicate. Agitez. Digérez. Et laissez exploser tout cela lentement en vous...

MICHEL BÉLAIR

Louise Bombardier a perdu sa mère il y a trois ans. D'autres auraient vécu leur deuil plus ou moins silencieusement et seraient lentement passés à autre chose. Pas elle.

Oh, elle aura bien mis deux ans à sortir de son «histoire personnelle», comme elle dit. Mais comme elle est auteure tout autant que comédienne, elle était bien décidée à mettre tout cela en mots sur une scène. Et comme la relation mère-fille a déjà pavé plusieurs des voies de la littérature universelle, elle s'est lancée dans le projet avec toute la fougue que l'on n'a absolument aucune difficulté à lui imaginer dès qu'on la fréquente plus de trois minutes...

Quelque dix ou douze versions plus tard, après des remaniements, du travail en atelier et des discussions à n'en plus finir avec Wajdi Mouawad, qui assure la mise en scène, ça donne *Ma mère chien*, qui inaugure la saison du Théâtre d'Aujourd'hui la semaine prochaine.

Atteindre à la vérité

«C'est un texte latino-américain», me lance-t-elle dans une des petites loges du Théâtre d'Aujourd'hui, où elle a tenu à ce que nous nous installions pour ne pas être dérangés. Si vous ne le saviez pas, Louise Bombardier est une femme intense, sanguine, passionnée. «Je suis d'une sensibilité et d'un tempérament très latinos: je l'assume, poursuit-elle en souriant... Ma pièce parle d'une relation mère-fille

«toxique»: ma mère était une «reine en colère», une guerrière. Et comme plusieurs des femmes de sa génération, écrasée par le paternalisme de la société dans laquelle elle a vécu, c'était une femme pleine d'amertume... Ces femmes réussissent parfois à saboter la vie de leurs propres filles en les poussant vers la reconnaissance qu'elles n'ont pas eue. L'anecdote de base est là. C'est l'histoire d'une femme à l'agonie veillée par sa fille et qui attend que sa cadette arrive pour mourir. Et le réalisme s'arrête là. Parce que j'ai voulu raconter tout cela en faisant appel au symbolisme, à l'onirisme et à l'inconscient. Comme les latinos, j'ai voulu parler de la mort en la regardant dans les yeux, en faisant appel au lyrisme, en laissant émerger le non-dit entre les êtres et en insistant sur toutes les petites morts rituelles qui jalonnent ce parcours.»

Bon. D'accord. Elle explique aussi que le texte de *Ma mère chien* n'a rien de linéaire et que, bien au contraire, il oscille constamment entre le rêve et le non-rêve. Que la mort est une de ces situations limites où le temps ne se conjugue plus de la même façon, que c'est un moment privilégié pour atteindre à la vérité... et qu'on ne saura jamais vraiment quand et où se passent les «décrochages» le long desquels se construit le texte de *Ma mère chien*.

«J'ai plutôt voulu explorer le «comment»... La mort est une sorte de long apprentissage, un long chemin qui passe par l'acceptation, l'agonie et par les rituels de la mort avant que l'on ait à vivre son deuil. C'est

une sorte de passage initiatique à regarder avec ferveur. Il y a de la dignité, de la passion, de la tendresse et de la beauté dans l'agonie et la souffrance, on l'oublie trop dans nos sociétés occidentales. Il faut humaniser la mort, lui redonner sa dignité plutôt que de la cacher comme nous le faisons habituellement...»

Complice

Mais toujours est-il que la mère de Louise Bombardier meurt, que sa fille décide d'écrire une pièce là-dessus, qu'elle en parle avec des amis proches, qu'elle réécrit son texte dix fois plutôt qu'une, qu'elle l'envoie à plusieurs metteurs en scène en se disant que, si personne ne se décide à «embarquer», elle le fera elle-même... et que Wajdi Mouawad la rappelle, enthousiaste, et lui dit que c'est un texte qu'il aurait voulu écrire, qu'il est sous le choc et qu'il veut absolument le monter! Le scénario aurait pu être pire...

«Évidemment, reprend l'auteure, j'étais ravie de trouver un pareil complice. Il y a peu de metteurs en scène au Québec qui privilégient le rêve, l'onirisme, l'inconscient et la mythologie: Wajdi est l'un des rares. Il a lu mon texte en le décodant exactement comme je le fais moi-même. Lui aussi voit de la beauté dans les situations extrêmes et dans la violence des sentiments profonds; nous nous rejoignons là-dessus. Nous aimons les œuvres qui font pleurer et qui font du bien en même temps parce qu'elles touchent à quelque chose de vrai, d'intense et d'authentique...»

Et bien sûr, avec cette façon de travailler qui le caractérise, Mouawad a décousu puis recousu tous les passages du texte en faisant résonner ses comédiens (Markita Boies, Anne Caron, Robert Lalonde, Patricia Nolin et Julie Vincent) sur toute la gamme des approches possibles. «Wajdi a tout repris à zéro; il aime travailler en remettant tout en question et en explorant toutes les possibilités. Toute l'équipe



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Louise Bombardier est une femme intense, sanguine, passionnée.

a plongé avec lui dans l'inconnu. Pour Wajdi, il faut risquer, se mettre en jeu quand on embarque dans une production: je pense la même chose

[...] Moi, j'en suis au moment où il faut absolument que je me détache; mon texte est devenu un objet qui ne m'appartient plus, "la chose" de toute l'équipe qui y travaille depuis des mois. Ce n'est pas simple... Wajdi m'a confié qu'il déteste lui aussi ce moment et que c'est pour ne pas avoir à le vivre qu'il s'est mis à faire de la mise en scène...»

Nerveuse à quatre répétitions de la première, fébrile, Louise Bombardier se dit presque prête à replonger en spectatrice dans l'histoire de cette «reine en colère» qui a pris une dimension universelle. Il faudra bien la suivre. Surtout que la rentrée d'automne nous apportera une forte dose de Louise Bombardier puisqu'elle publie trois livres chez Lanctôt éditeur d'ici la fin du mois: *La Cité des loups*, une pièce jeunes publics qu'on pourra revoir au festival de l'ASSITEJ, *Ma mère chien* et un recueil de nouvelles, *Flambant noir*.

Une femme intense, qu'on vous disait...

Le Devoir

MA MÈRE CHIEN

De Louise Bombardier, dans la mise en scène de Wajdi Mouawad. Au Théâtre d'Aujourd'hui, du 13 septembre au 8 octobre.

MONTRÉAL DANSE

DIRECTION ARTISTIQUE, KATHY CASEY

FURIES ALPHA 1/24

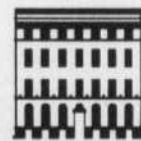
CHORÉGRAPHE, ESTELLE CLARETON

14 AU 17 + 21 AU 24 SEPTEMBRE 20 H

INTERPRÈTES: MARYSE CARRIER, ELINOR FUETER, ANNIK HAMEL, BENOÎT LEDUC, FRÉDÉRIC MARIER, PETER TROSTZMER
MUSIQUE: ÉRIC FORGET
ÉCLAIRAGES: THOMAS GODEFRÖID
SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES: FRANÇOIS VINCENT ASSISTÉ DE PAULE MAINGUY
CONSEILLÈRE ARTISTIQUE: KATHY CASEY
DRAMATURGE: STÉPHANIE JASMIN



PHOTO / ROLLINE LAPORTE



AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

LE DEVOIR

saison 05-06

plus près du sang que de l'encre

LES MYSTÈRES DE QUAT'SOUS

De Pascal Brullemans - Spectacle hors norme en cinq épisodes
1^{er} épisode - les 30 septembre, 1^{er} et 2 octobre 2005

UNE ARDENTE PATIENCE

D'Antonio Skármeta - Adaptation d'Olivier Kemeid - Mise en scène d'Eric Jean

W:IT (v.f.)

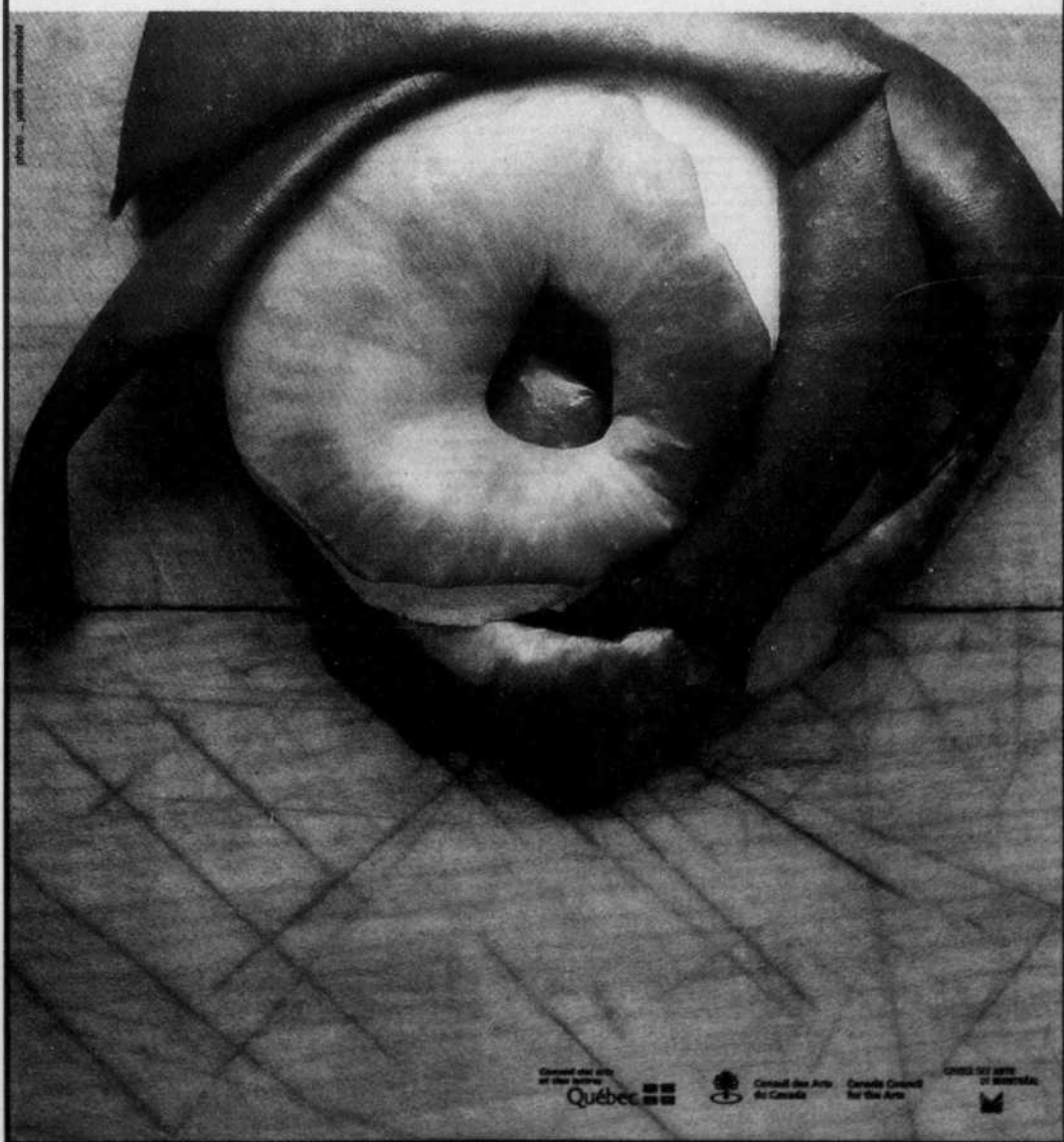
De Margaret Edson - Traduction de Maryse Warda - Mise en scène de Denise Guilbault

LA HACHE

Texte et mise en scène de Larry Tremblay



514.845.7277
www.quatsous.com



HOWIE LE ROOKIE

Howie le Rookie constitue un sommet cette saison. Les talents et la puissance dramatique indéniable se joignent à un humour sombre comme à jamais.

Quel coup en plein cœur et en pleine face, quelle légèreté que Howie le Rookie. C'est du grand art tout en finesse, ma, au service d'un grand texte. Howie le Rookie est une des pièces marquantes de la saison.

La Presse - 2002
Il y a un monde de travail pour deux solides comédiens. Une chaussette sur le dos d'une langue rythmée et concise, évade instantané.

Voir - 2002
On a l'impression d'être avec l'acteur dans l'histoire seulement par la force de sa présence et de ses mots. Une langue de la rue, pleine de résonance, pleine d'images et de sens.

Montreal Express - SRC - 2002
Maxime Desnoyette and Claude Desnoyette burn up the stage with back-to-back impressions of Howie le Rookie. The French version of Irish playwright Mark O'Rowe's work presents the power of his poetic song.

The Gazette - 2002

de: MARK O'ROWE + traduction: OLIVIER CHOINIERE
mise en scène: FERNAND RAINVILLE
avec: MAXIME DENOMIEE + CLAUDE DESPINS

assistante à la mise en scène: JEAN GAUDREAU + ROBERT VÉZINA + décor: PATRICIA RUEL
costumes: MARYSE BIENVENU + éclairages: ANDRÉ BLOUX + musique originale: LARSEN LUPIN + maquillages: SUZANNE TREPANIER

8 septembre au 1^{er} octobre '05



4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalicorne.com
LA LICORNE 514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

Partenaires de la saison

Télé-Québec LE DEVOIR

Culture

DANSE

Fureur de vivre

Estelle Clareton venge la laideur de l'humanité en créant sa part de beauté avec *Furies Alpha 1/24*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il y a de ces moments dans la vie où l'on a le vent en poupe, prêt à abattre des forêts entières, à gravir les plus hauts sommets.

Estelle Clareton brûle de cette avidité féroce. Après avoir livré deux versions de *Monsieur*, assuré la part chorégraphique de *Une adoration* au TNM et signé *Messieurs* et *Dame* en l'espace de deux ans, la voici qui se lance dans un projet de longue haleine. *Furies Alpha 1/24* est la première étude d'une série de 24!

«Je me sens dans un élan, comme quand on est sur le plongeon...», dit-elle, prête à faire le grand saut. Je parle beaucoup de naissance avec cette série. J'ai l'impression que je vais naître comme artiste.»

Il faut dire qu'elle revient d'un long voyage, où elle a notamment visité les camps de concentration de la Seconde Guerre mondiale. «Après avoir vu des choses comme ça, tu ne peux pas faire autrement que de l'engager comme artiste, d'être exigeant. Il faut que je me mette en colère par rapport à mon travail.» Elle a ainsi levé le voile sur des zones sombres de la grande histoire, goûtant un peu de la monstruosité humaine qu'on refuse de faire sienne jusqu'à ce qu'on sente dans sa propre chair tout sa cruelle vérité. Mais ce n'est pas tant l'horreur de la guerre qu'elle transpose chorégraphiquement que la pulsion brute qui lui est sous-jacente, celle qui donne lieu au plus vil comme au plus sublime.

«Ce n'est pas une pièce sur les camps de concentration, précise-t-elle, mais je les ai visités... C'est mon point de départ, on a créé la pièce avec ces images en tête. Les *Furies* (déeses vengeresses de la mythologie) représentent l'énergie que je veux explorer, comme une montée de séve.» Une vengeance sublimée en beauté comme les artistes savent si bien le faire.

Depuis quelque temps, les références à la mythologie se multiplient dans le travail de la chorégraphe. Cette fois, elle a puisé dans l'histoire des *Furies* et de Thésée qui part à la recherche du Minotaure pour le tuer. «Sauf que, finalement, c'est l'histoire d'une rencontre, une ouverture. C'est une quête vers l'impulsion d'agressivité.»

«Cette rage se traduit en un oui profond de mouvement», résume Kathy Casey, conseillère artistique de ce projet spécifique et directrice artistique de Montréal Danse, qui invite pour la troisième fois Estelle Clareton à créer pour les six danseurs de la compagnie.

Point de maturité

L'élan de création qui caractérise *Furies Alpha 1/24* répond aussi à la période de non-danse qui a sévi dans le milieu ces dernières années. À l'instar de Jose Navas qui revient à fond de train avec une danse très physique et dynamique, Estelle Clareton réaffirme sa passion pour la chorégraphie, qui la définit plus que toute autre discipline artistique. «Je suis tanquée qu'on ne danse pas, mais qu'on en parle beaucoup. C'est dur de



Estelle Clareton en répétition.

créer du mouvement, c'est plus facile d'en parler.»

Mais la chorégraphe continue

de puiser ses inspirations dans d'autres formes artistiques, en l'occurrence la peinture. Après avoir été fascinée par Francis Bacon et Egon Schiele, la chorégraphe est cette fois interpellée par «les corps torseus de Picasso». Elle s'est aussi acoquinée avec François Vincent, un artiste en arts visuels.

«Il travaille la couleur d'une ma-

nière unique. Ça fait 20 ans que je le connais et je crois que chacune de mes pièces a été inspirée par l'une de ses toiles.» À la barre musicale, Eric Forget a créé «un monde très fascinant», selon la chorégraphe, notamment en enregistrant des sons ambiants comme le bruit d'un four à bois...!

La chorégraphe a aussi fait appel, pour la première fois, à une

dramaturge, tendance largement répandue en Europe qui commence à prendre racine de ce côté-ci de l'Atlantique. «Stéphanie Jasmin travaille sur le sens, explique-t-elle. Elle questionne tout dans la pièce. Ça force la responsabilité des choix qu'on fait comme créateur.»

Mais c'est sa complicité artistique avec Kathy Casey qui aura sans doute le plus marqué le processus de création. «Kathy est mon référent principal, confie la chorégraphe. Elle est toujours là en studio.» Leur collaboration, qui a commencé avec *Je ne m'en souviens pas très bien* (2000) et s'est poursuivie avec *De Julia à Émile* (2002), *Monsieur* et *Dame*, atteint ici son point de maturité.

«C'est la première artiste avec laquelle je m'engage à plus long terme», admet la directrice de Montréal Danse, qui souhaite accentuer ce type d'investissement artistique. D'ailleurs, la troupe montréalaise fait deux pas dans cette direction cette saison. Elle est devenue la compagnie professionnelle en résidence de l'université Western Washington de Bellingham, aux États-Unis, et elle organise un second atelier chorégraphique en jumelant des chorégraphes, des danseurs et des dramaturges pendant deux semaines en décembre, activité qui fera désormais partie de son calendrier annuel. À l'aube de ses 20 ans, Montréal Danse semble animée, comme Estelle Clareton, d'une terrible fureur de vivre et de créer.

Collaboratrice du Devoir

FURIES ALPHA 1/24

D'Estelle Clareton pour Montréal Danse Du 14 au 24 septembre à l'Agora de la danse

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

La Visite de la vieille dame

une pièce de FRIEDRICH DÜRRENMATT d'après la production de JEAN-PIERRE PORRET
mise en scène DENISE FILIATRAULT

Interprété par
ANDRÉE LACHAPPELLE SUZANNE GARCEAU • JACQUES LAVALLÉE
JACQUES GODIN YVAN BENOÎT • THOMAS GRATON
JEAN-LOUIS ROUX FRANÇOIS SASSEVILLE • PAUL CAGELET
FRANÇOIS TASSÉ JEAN-FRANÇOIS BOULAIS
JACQUES GIRARD CHRISTIAN VÉZINA • TAMARA RUBILAR
GHYSLAIN TREMBLAY JEAN BELZIL-GASCON

Concepteurs FRANÇOIS BARBEAU • RAYMOND MARIUS BOUCHER • YVES MORIN
DAVID PERREAULT NINACS • ALAIN JENKINS • VINCENT ABSI

du 27 septembre au 22 octobre 2005

Billetterie
(514) 844-1793
rideauvert.qc.ca

Une présentation de
Hydro Québec

Abonnez-vous et soyez au cœur d'une saison palpitante ! (514) 845-0267

2005 Revue et corrigée

CRÉATION COLLECTIVE
mise en scène JOËL LEGENDRE
avec MAHÉE PAIEMENT • GUYLAINE GUAY
NATALIE LECOMTE • BENOÎT PAQUETTE
JEAN-DOMINIC LEDUC • PATRICE BÉLANGER

Reste avec moi ce soir

de FLAVIO DE SOUZA
texte français de LOUIS-CHARLES SIRJACQ
mise en scène JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER
avec SYLVIE DRAPEAU
JEAN-FRANÇOIS CASABONNE

BINBONS ASSORTIS

de MICHEL TREMBLAY
avec RITA LAFONTAINE • GILLES RENAUD
PIERRETTE ROBITAILLE • GERMAIN HOUDE
PIERRE COLLIN • ADÈLE REINHARDT
SANDRINE BISSON

My Fair Lady

paroles et livret ALAN JAY LERNER
musique FREDERICK LOEWE
adapté de la pièce de GEORGE BERNARD SHAW
et du film de GABRIEL PASCAL : Pygmalion
mise en scène DENISE FILIATRAULT
avec CATHERINE SÉNART
BENOÎT GOUIN (15 comédiens)

UNE SAISON EXCEPTIONNELLE
DEUX OFFRES SENSATIONNELLES
LA CARTE PLUS-IN ET LE FORFAIT-IN

USINE C

(CENTRE DE CRÉATION ET DE DIFFUSION PLURIDISCIPLINAIRE)

Pour profiter au MAXIMUM de notre SAISON à un COÛT MINIMUM procurez-vous sans tarder

CARTE PLUS-IN 7 spectacles ou FORFAIT-IN 3-4-5 spectacles
disponibles en nombre limité

BILLETS INDIVIDUELS EN VENTE DÈS MAINTENANT
au guichet de l'Usine C 514 521 4493

Lézards qui bougent et le Théâtre Denise-Pelletier présentent

« Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît car tu ne pourras t'égarer. »

Koffi Kwahulé
Texte
Kristian Frédéric
Mise en scène

Avec
Daniel Parent
Sébastien Ricard
Stéphane Simard

DÉCORS COSTUMES : ENRI BILAL
EN COLLABORATION AVEC FRANÇOIS SAINT-AUBIN ET CHARLES-ANTOINE ROY
ÉCLAIRAGES : NICOLAS DESCÔTEAUX
SON : LARSEN LUPIN
VIDÉO & GRAPHISME : LE BUREAU OFFICIEL
DRAMATURGE : DENIS LAVALOY
CHORÉGRAPHE DES COMBATS : HUY PHONG DOAN
MAQUILLAGES : JEAN BÉGIN
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : DOUNIA SOUHAJEB



BIG SHOOT

SALLE FRED BARRY

4383, RUE SAINTE-CATHERINE EST MONTRÉAL
MÉTRO PRINCEAU DU VAL, AUTOBUS 34
MÉTRO PRINCEAU AUTOBUS 139 SLD
BILLETTERIE : (514) 253-8874
ADMISSION : (514) 790-1245
(800) 361-4665 - ADMISSION.COM
WWW.DENISE-PELLETIER.QC.CA

DU 6 SEPTEMBRE AU 1ER OCTOBRE 2005
RELACHE DIMANCHE ET LUNDI
19 H 30

QUEBECOR INC.
Partenaire principal

BANQUE NATIONALE

Québec

Montréal

Montréal

Québec

Québec

Canada Council for the Arts

Canada Council for the Arts

Montréal

BRAQUE

DE VISU

Affinités électives

NATURES VIVES : DESTINY DEACON ET EVERGON

Galerie Leonard et Bina Ellen
Université Concordia
1400, boulevard de Maisonneuve
Jusqu'au 1^{er} octobre

SÉRIES :

CHEZ MOI/DOMESTIC CONTENT

Evergon
Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 520
Jusqu'au 8 octobre 2005

BERNARD LAMARCHE

Des « chasseurs-cueilleurs ». Nombre d'artistes, depuis des lunes, présentent dans les galeries des collections personnelles. Vitrine ouverte sur les intérêts personnels dont la *doxa* dit qu'ils sont doués d'une sensibilité hors du commun, les présentations de ces inventaires d'imaginaires sont souvent assorties d'un voile qu'il s'agit pour le spectateur de soulever. Pas étonnant qu'on retrouve ce type de production dans le cadre du Mois de la photo, qui est tout entier tourné vers les pouvoirs de l'imaginaire.

Des « chasseurs-cueilleurs ». C'est ainsi que la commissaire Martha Langford, qui est aussi commissaire générale de l'événement, présente les artistes Evergon et Destiny Deacon, qui, elle, vient de l'Australie. En duo, ces deux productions se nourrissent particulièrement bien. Les deux artistes collectionnent, certes, et leur stratégie de présentation des objets réunis, en photographie, permet d'éviter les lieux communs associés à ce qui devient un genre en bonne et due forme, à savoir le musée d'artistes. Les deux artistes — chez Evergon la chose est bien connue — défendent des idées politiques.

Objets «sexistes gais»

Evergon présente des natures mortes qui ne sont rien d'autre que des autoportraits à travers des objets interposés. De fait, ils répondent aux deux grands axes de la tradition de la nature morte : d'une part, la mise en vitrine d'objets comme témoins de richesses matérielles, d'autre part, l'étalage d'objets selon des visées symbolistes, pour traiter de la vanité humaine, par exemple. Evergon a photographié des objets tirés de sa collection personnelle, placés sur une table devant un fond gris : la manière est systématique et tient de la documentation la plus stricte.

Tous ces objets sont singuliers, ne proviennent pas d'une culture de masse. Leur sélection proviendrait plutôt du fait qu'ils constituent des objets «sexistes gais», selon les mots de l'artiste. Ces bibelots peuvent relever de stéréotypes gais, pour des raisons qui parfois peuvent échapper, mais c'est là que se trouve le seul critère de sélection. D'une certaine façon, cette série intitulée *Chez moi/Domestic content* et présentée à la fois à la Galerie Concordia et à la Galerie Trois Points (hors Mois de la photo) donne prise à un propos sur le privé. Cependant, en retour, il est difficile de voir comment se fait le chemin inverse, du privé au public. Quelque peu hermétique, cette sélection ne livre pas aisément ses secrets, ni le pourquoi de sa réunion, à moins d'y voir une sorte de diffraction du sujet à travers des objets auxquels il s'identifie.

Cette production participe d'une sexualisation de l'objet. Dans la même série sont montrés le corps vieillissant de l'artiste et celui de sa mère, Margaret, dans des habits évoquant une sexualité latente. Cette série provoque des tensions entre ce qui est montré et ce qui n'est pas montrable mais suggéré. Elle permet l'intrusion du regard,

mais jusqu'à une certaine limite. Si les fantasmes peuvent circuler dans ces images, la voie de l'imaginaire, elle, se retrouve rapidement obstruée. Ces images démontrent une réelle maîtrise des codes picturaux, on ne s'attendrait pas à moins d'un photographe aussi aguerri qu'Evergon, mais elles ne provoquent ni malaise ni réel engagement.

Magicien d'Oz

Si les images d'Evergon soutiennent un discours sur l'identité sexuelle, celles de Destiny Deacon, une artiste australienne d'origine KuKu (de l'extrême nord du Queensland) défendent de fortes positions politiques. Elle utilise des poupées noires comme substituts de vraies personnes, et cette substitution, comme les rôles suggérés, soutiennent une paradoxale exclusion. Ces «personnes», des poupées donc, tiennent la place des êtres que l'Australie blanche, pour reprendre les mots de l'artiste, ne considère pas comme des personnes.

Ainsi, l'artiste revendique une place pour les membres de sa communauté en rendant, de l'intérieur, des images fantasmagiques qui correspondent, selon la commissaire Martha Langford, à l'imaginaire de la culture dominante. On y voit donc ces poupées noires prendre les

traits des personnages du *Magicien d'Oz*, avec des légendes sous portraits : «sad», «scared», «slow» ou encore «travelling». Autrement, ces images déréalisées suggèrent des violences innommables, la cruauté envers le peuple aborigène ou encore le trafic mondial des enfants, comme dans *Adoption*, qui montre des bébés en chocolat dans des moules à gâteau.

Si la série évoquant le monde d'Oz fonctionne dans la mesure où elle montre l'impossibilité d'une identité fixe et stable, les autres posent problème. Exposer à la face du monde ses torts peut renforcer des préjugés au lieu de les affaiblir par effet miroir. Dire cela est toutefois trop simple. En tout cas, le fait d'énoncer cette critique à partir de constructions imaginaires tend à confiner, justement, une réalité mesurable dans les méandres de l'imaginaire. Il peut en résulter qu'un filtre finisse par masquer l'urgence que ces images tentent pourtant de manifester à partir d'une situation bien réelle. Il se pourrait que le processus de déréalisation qui passe par le recours au monde des poupées fasse obstacle. Il en reste toutefois une imagerie mordante et forte qui nourrit la réflexion.

Le Devoir



SOURCE GALERIE TROIS POINTS

Avec sa nouvelle série *Chez moi*, le photographe Evergon propose une toute nouvelle avenue dans sa création.

DENIS JUNEAU - Lignes et Couleur

SERGE CLÉMENT - Nulle part, ailleurs

Jusqu'au 8 octobre 2005

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent #27 151 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

JOSEPH-RICHARD VEILLEUX

Trait pour Trait : Codage de scènes rêvées

Du mercredi 24 août au samedi 24 septembre

GALERIE BERNARD

5926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
Horaire : mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-20h samedi 12h-17h et sur rendez-vous

DANSE D DANSE

« UNE ODE À LA VIE. »
LE NOUVEL OBSERVATEUR

24 danseurs sur scène de 7 à 77 ans

Abonnements encore disponibles

CCNG Centre Chorégraphique National de Genève

Trois Générations
29, 30 sept., 1 oct. 2005 - 20 h • Théâtre Maisonneuve

(514) 842-2112

Conseil des arts et des lettres Québec Patrimoine canadien www.dansedanse.net

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU

MERCI
À NOS MILLIERS DE VISITEURS...
À la prochaine !



Photo : Lucien Lisabelle
Agora Gaston Miron

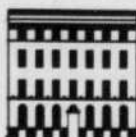
www.fondationderouin.com

ALINE APOSTOLSKA DU VENT !

CHORÉGRAPHE
HINDA ESSADIQI

19 ET 20 SEPTEMBRE 20 H

CONCEPTION, TEXTES, DIRECTION ARTISTIQUE, ALINE APOSTOLSKA
INTERPRÈTES, ALINE APOSTOLSKA, GHISLAINE DOTÉ, HINDA ESSADIQI,
ELISABETH LANGLEY, PHILIP SZPÖRER
COMPOSITION MUSICALE, GHISLAINE DOTÉ
VIDÉO, MARLENE MILLAR
SCÉNOGRAPHIE, WINSTON M'QUADE
ÉCLAIRAGES, THOMAS GODEFROID
MAQUILLAGE, CHLOÉ LEFEBVRE
RÉPÉTITRICE, ERIN FLYNN



AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

LE DEVOIR

UNE COPIRODUCTION DE L'AGORA DE LA DANSE
ET DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE LITTÉRATURE
WWW.FESTIVAL-FIL.QC.CA



RENCONTRES EN GAYLE ROMAINE



EXPOSITION 17 MAI-9 OCTOBRE

POINTE-À-CALLIÈRE
Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal
Montréal

350, place Royale
Vieux-Montréal
Tél. : (514) 872-9150
www.pacmusee.qc.ca

MUSEEGALLOROMAIN

RHÔNE

LE DÉPARTEMENT

Canada AIR CANADA

LE DEVOIR

• Culture •

ARTS VISUELS

Portrait de Mohamed Atta en robe fleurie

Le peintre Marc Séguin expose à New York une audacieuse série sur les terroristes

STÉPHANE BAILLARGEON

Selon son papa, Mohamed Atta était «aussi doux qu'une jeune fille». Dans son testament, retrouvé après les attentats du 11 septembre 2001, fiston demandait tout de même explicitement qu'aucune femme n'assiste à ses funérailles. Pas une démo ne devrait non plus visiter sa tombe. Comme tous les martyrs de la cause islamiste, le jeune homme rêvait pourtant de beautés à la douzaine pour ses futures orgies célestes...

Sur le portrait de lui qui vient de réaliser l'artiste québécois Marc Séguin, Mohamed Atta porte une jolie robe très féminine. Le noir goudronné du vêtement a été patiemment rehaussé de touches colorées. Le décolleté mettrait en évidence la gorge de M. Atta, s'il en avait une. On ne voit en fait que sa tête tellement connue,

avec cette bouche pincée et ce regard cerné, probablement trafiqués par les graphistes du FBI pour rendre le personnage encore plus inquiétant.

Des portraits semblables, Marc Séguin en expose trois depuis hier chez Envoy, une nouvelle galerie de Chelsea, à New York. De main, il y aura quatre ans très exactement que des kamikazes ont fait s'écrouler les deux tours géantes du World Trade Center. Un synchronisme parfait.

«Ça ne marche pas comme ça», corrigeait Marc Séguin, rencontré plus tôt cette semaine dans son atelier de Montréal. Le jeune maître et son assistante figoiaient la réalisation de cinq autres grandes toiles, histoire de répondre à la demande qui s'annonce déjà fructueuse. Séguin était au vernissage hier soir. «Je n'ai pas planifié le timing de l'exposition. Les choses arrivent et puis c'est tout. La galerie Envoy n'a pas non plus

planifié cette exposition comme un coup publicitaire. Le hasard nous a fait nous rencontrer et le hasard fait que ces toiles se retrouvent à New York en ce moment.»

Un fondouk de symboles

C'est vrai que Marc Séguin n'a plus à compter sur la chance. Le peintre dans la trentaine connaît une des carrières les plus enviables au pays dans sa génération d'artistes visuels. Plusieurs musées lui ont déjà fait l'honneur de leurs salles pour d'importantes rétrospectives solos. Il a exposé un peu partout au Canada et en Europe. La galerie de Chelsea propose sa première importante sortie américaine.

«La femme d'un des financiers de la galerie avait vu mon travail au Musée Rops il y a plusieurs années, à Namur, en Belgique. Elle en a parlé au galeriste. J'imagine qu'il a suffi de googler mon nom pour me retrouver...» Marc Séguin exposait alors des dessins à Vancouver. Une série sur des tueurs en série... «La culture américaine aime les bad boys et les bad girls. Le rap et la culture hip-hop poursuivent dans cette tradition en idolâtrant les gangsters.»

Ses dessins ont délié les langues et activé les claviers des critiques sans que les collectionneurs se bousculent à la caisse-enregistreuse. Qui voudrait vivre avec, au mur du salon, un portrait du cannibale Jeffrey Dahmer, condamné en 1992 à 936 années de prison pour une quinzaine de meurtres? Mais bon, ceci a mené à cela, notamment parce que *fbi.gov* propose aussi des images de terroristes célèbres ou recherchés. «J'approche de la limite: j'ai fait celui-là, celui-là...», notait Marc Séguin en retrouvant le site sur son vieux Mac pour pointer les photos d'Al-Zarqawi ou Al-Zouahiri avec son curseur.

Les exégètes s'amuseront longtemps à fouiller ce fondouk de symboles. Les couches de sens s'accumulent et se bousculent. Même l'épuration extrême des éléments, une nouveauté chez Séguin, stimule la mécanique interprétative.

La robe évoque pêle-mêle le vêtement porté par les barbus radicaux, la honteuse burka, les houris promises aux martyrs dans le paradis d'Allah, la misogynie crasse d'une partie de l'islam ou, pourquoi pas, le déguisement de travesti auquel a peut-être recouru un de ces *most wanted*. Les fleurs colorées mêlées au goudron des imprimés parlent des morts de New York ou de Bagdad. La représentation désincarnée rappelle le corps voilé, éclaté ou transfiguré. Les dualités s'entrechoquent et s'entremêlent: le plein et le vide, la verticalité et l'horizontalité, la transcendance et l'immanence, le mascu-



MARC SÉGUIN
Portrait de Mohamed Atta (détail), par Marc Séguin.

lin et le féminin, l'homosexualité et l'hétérosexualité, le bien et le mal, l'Orient et l'Occident...

«Je suis moins habile à ce jeu. Un ami critique est venu et s'y est amusé pendant une demi-heure. Ça marche et ça me fait plaisir...»

Ce n'est quand même pas avec cette nouvelle série que Marc Séguin, qui a déjà peint un pauvre bougre assassiné à coups de marteau sous une rosace, va rétamé son image de peintre brutal et cruel, crépusculaire et malheureux, sinistre et démoralisateur. On pense à Goya, décrit par le poète, à ce «cauchemar plein de choses inconnues» où l'espoir n'est jamais plus que du chagrin au repos.

«À ça non plus, je ne peux rien répondre de trop précis. Quand j'aurai 40 ans de production derrière moi, je pourrai peut-être me retourner et tenter d'y trouver un fil conducteur. Ce que je peux dire, tout de suite, c'est que si je n'avais pas une famille, des enfants, une vie encadrée, je devrais peut-être. Je peux aussi ajouter que ces images dures viennent de moi. En tout cas, ce sont les seules que je trouve satisfaisantes à réaliser, même si elles font peur à certaines personnes.»

Reste à voir comment seront reçues ces toiles troublantes dans les prochains jours, à New York comme ailleurs, où se prononcent souvent des fatwas... «Les commissaires peuvent apprécier une œuvre pour toutes sortes de raisons, y compris pour son contenu politique ou ses qualités plastiques. Les New-Yorkais demeurent des gens assez cyniques. Et ces œuvres ne parlent pas de l'islam: elles traitent des terroristes et de leur diabolisation dans notre société.»

Le Devoir

VARDA

SUIITE DE LA PAGE E 1

Agnès Varda précise faire une grande recherche documentaire avant chaque fiction: «Le même travail qu'un journaliste mais sans son objectivité, avec les sensations, les émotions, en prime. Pour Sans toit ni loi, j'ai été souvent dans les gares après le départ du dernier train. Je regardais, j'écoutais.»

Autre point d'orgue, *Les Glaneurs et la glaneuse*, documentaire qui a touché le cœur de tous en 2000. Avec une petite caméra numérique, elle allait à la rencontre de chiffonniers, d'as de la récupération, en ville et à la campagne, sur 14 mois, avec arrêts, reprises, pour en tirer une œuvre humaine et exquise.

Pour son âme de curieuse, les nouvelles technologies se sont révélées être un outil merveilleux. «On avait des techniques plus lourdes avant et des équipes intimidantes», dit-elle. *Le reportage social*, comme dans *Les Glaneurs* et la glaneuse, réclame le pas léger pour aborder des gens en situation de précarité. J'arrive toute seule, caméra à la main devant une personne qui ouvre le couvercle d'une poule. Je peux m'approcher délicatement, expliquer mon projet. Ça change tout.»

Tout est aussi dans le regard posé sur les choses. «À travers ce film, j'ai voulu y débusquer l'intelligence des pauvres, sans pitié ni misérabilisme, montrant des gens exceptionnellement débrouillards mais aussi sincères et à découvert. C'est ça qui a touché le public...»

Elle vous dira avoir eu la chan-

ce d'être autodidacte, venue de la photographie où elle était à l'emploi du TNP à l'époque de Jean Vilar. «Avant mon premier long métrage, *La Pointe courte*, je ne connaissais pas le cinéma. Et j'ai eu le culot des ignorants.»

Agnès Varda apprécie toujours le film qu'elle a consacré en 1991 à son mari défunt, Jacques Demy. Avec l'appui d'images d'archives, d'extraits de films et de témoignages, *Jacquot de Nantes* fut un hommage à la carrière d'un homme aimé qui avait grandi avec la passion du cinéma.

La cinéaste est celle aussi qui a su filmer la fragilité de Jane Birkin dans *Jane B. par Agnès V.*, en 1987, et dans *Kung-Fu Master*, sa suite. «Elle venait d'avoir 40 ans, se sentait inquiète et sa sincérité perçait chaque image.»

L'échec cuisant, elle l'a connu aussi, Agnès Varda. En 1995, pour le centenaire du cinéma, elle créa une fantaisie lourdingue remplie de clins d'œil cinéphiles, de références, avec l'appui d'une pléiade de vedettes. «Je croyais que c'était amusant, mais Les 101 nuits ont déçu.»

La voici donc bientôt à la Cinémathèque québécoise, après avoir retrouvé dans ses cartons des photos prises au cours de sa première carrière. Elle les a classées par pays — Portugal, Chine, Cuba, États-Unis, France — et les exposera sur les cimaises. «Dans ces photos, j'ai essayé de montrer la vérité des gens et de capter des instants justes», dit-elle. Comme cinéaste aussi.

Le Devoir



SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
Sans toit ni loi, avec Sandrine Bonnaire, valut à Agnès Varda le Lion d'or à Venise en 1985.

concent de 20, centaine, acad, en, assistante

LANCÈMENT DE LA 17^e SAISON

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE

MARDI 20 SEPTEMBRE

01. PRÉSENTATION DE LA SAISON - 18:30

02. CONCERT DE LA RENTRÉE - 20:00

EDGARD VARÈSE (FRANCE), OCTANDRE ELMO CIPOLLONE (ITALIE), TRIGAROLE, PREMIÈRE MONTRÉALAISE PAFHAIÉ, GENDIO (FRANCE), ACTION PAINTING PREMIÈRE CANADIENNE ÉTIENNE ARCHAMBAULT (CANADA), À MI-CHEMIN DELAINE COUP DE CŒUR DES RENCONTRES DE MUSIQUE NOUVELLE 2005 BRIAN CURRENT (CANADA), FOR THE TIME BEING

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL 220 VINCENT-D'INDY (MÉTRO ÉDOUARD-MONTPÉTI)

[ENTRÉE LIBRE] - CONTRIBUTION VOLONTAIRE

Québec, Université de Montréal, LE DEVOIR, etc.

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin
35 ans

Hydro Québec PRÉSENTE

LE WEEK-END

Beethoven

LES NEUF SYMPHONIES EN QUATRE CONCERTS
YANNICK NÉZET-SÉGUIN, CHEF

LE VENDREDI 18 NOVEMBRE
19 H 30 | SYMPHONIES N° 2 ET 3 « HÉROÏQUE »

LE SAMEDI 19 NOVEMBRE
14 H | SYMPHONIES N° 6 « PASTORALE » ET N° 7
19 H 30 | SYMPHONIES N° 1 ET 9 « CHORALE »

LE DIMANCHE 20 NOVEMBRE
14 H | SYMPHONIES N° 4, 8 ET 5

BILLETS EN VENTE À LA
Place des Arts
514 842.2112 | 1 800 842.2112
www.pda.qc.ca | Réseau Admission 514 790 1245

RENSEIGNEMENTS: (514) 598.0870, POSTE 21

LE DEVOIR, Québec, etc.

7 festival d'automne ORGUE COULEURS

Montréal | 23 septembre → 3 octobre 2005

5 CONCERTS DU SOIR Église Saint-Nom-de-Jésus, 20h

vendredi 23 septembre *Le labyrinthe du monde*
Le chant des grandes orgues et la puissante voix théâtrale de Pol Pelletier.

samedi 24 septembre *L'Espagne signée passion*
Orgue, piano, danse et chant : L'Homme de la Mancha.

dimanche 25 septembre *In dulci jubilo*
Les chœurs à l'honneur : Vocals, Chœur de Radio-Canada et Petits Chanteurs du Mont-Royal. Plus de 100 musiciens sur scène!

vendredi 30 septembre *Chants d'oiseaux, musique des Hommes*
Musiques d'orgue et électroacoustique, inspirées des chants d'oiseaux.

samedi 1^{er} octobre *L'art de Arvo Pärt*
Chœur du Studio de musique ancienne de Montréal et Quatuor Franz Joseph.

UN APRÈS-MIDI AVEC L'OMGM Église Saint-Nom-de-Jésus, 15h

dimanche 2 octobre *Mahler, grandiose*
Orchestre Métropolitain du Grand Montréal et Yannick Nézet-Séguin.

UNE SOIRÉE DE CLÔTURE MAGISTRALE Église Très-Saint-Rédempteur, 20h

lundi 3 octobre *Les Vêpres de la Vierge*
Tragicomedia et Concerto Palatino.

4 CONCERTS APÉRO Église Saint-Nom-de-Jésus, 17 h 30

du 26 au 29 septembre Les Voix Humaines / Voix et harmonium / Voix, harpe et orgue / Quatre voix et quatre mains.

ET ENCORE PLUS : 3 MIDIS À LA CARTE, 2 CAUSERIES...

INFO / BILLETS www.orgueetcouleurs.com 514-899-0938

Québec, Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Montréal, etc.

RÉCITAL D'ORGUE

Organiste
M. RYAN ENRIGHT

Chapelle des Frères Maristes
14, Chemin des Patriotes Est
St-Jean-sur-Richelieu (Iberville)
(autoroutes 10 et 35)

Dimanche
le 11 septembre à 20h 00

Entrée libre - Projection sur écran

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

OUTREMONT
1248, rue Bernard Ouellet (514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca

LE PRIX DU DÉSIR De Roberto Ando
France, 2004, 105 min. (13 ans et +)
Lundi 12 septembre 19 h 30

Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Carambolage à la danoise

OPEN HEARTS

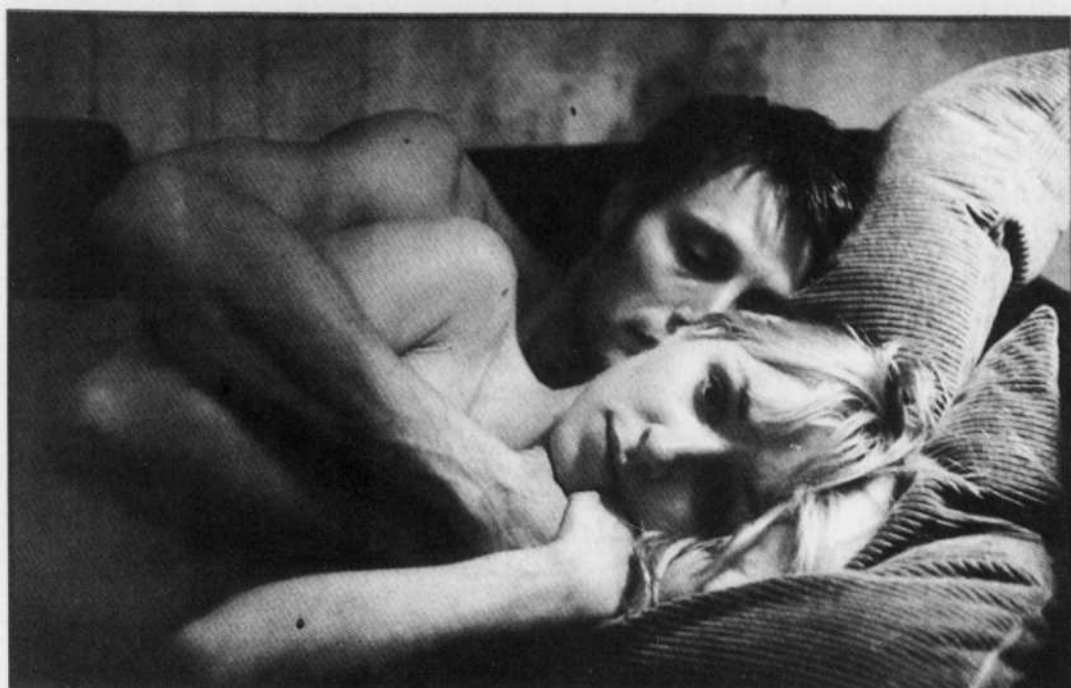
Réalisation : Susanne Bier. Scénario : Anders Thomas Jensen. Avec Mads Mikkelsen, Sonja Richter, Nikolai Lie Kaas. Image : Morten Soborg. Montage : Pernille Bech. Musique : Jesper Binige Leisner. Danemark, 2002, 114 minutes (v.o avec s.-t. ang.).

ANDRÉ LAVOIE

À l'époque où Lars von Trier ne se faisait le chantre, pour ne pas dire le pape, Dogme 95 évoquait la simplicité volontaire, comme si les artifices du septième art devenaient non seulement superflus mais suspects. Ceux qui y adhéraient devaient renoncer aux éclairages sophistiqués, aux musiques méticuleusement orchestrées ainsi qu'aux effets visuels trop percussifs. Bref, table rase, pour retrouver, à l'heure du clip et des effets numériques, une plus grande pureté cinématographique.

Au début d'*Open Hearts*, la cinéaste danoise Susanne Bier affiche son certificat d'approbation; dès les premières minutes, devant cette caméra instable, ces images surexposées et cette bande sonore qui capte chaque bruit de pas sur un plancher capricieux, on perçoit l'ascétisme qui caractérisait *Les Idiots*, de Lars von Trier, ou *Fête de famille*, de Thomas Vinterberg. Même son héroïne, Cécile (fougueuse Sonja Richter), prête à tous les sacrifices pour reconquérir l'homme qu'elle aime et qui est cloué à un lit d'hôpital, affiche des parentés avec celle qui, dans *Breaking the Waves*, toujours de Lars von Trier, est capable de subir par amour les pires humiliations.

On y décèle également une même propension au mélodrame, qui est bien en évidence dans le scénario d'Anders Thomas Jensen et que la cinéaste triture à l'excès, sa mise en scène



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Dans *Open Hearts*, la réalisatrice Susanne Bier ne s'approche jamais trop près des corps, des visages, filmant ses acteurs sous tous les angles et sans concession esthétisante.

devenant une mise en boîte des éléments les plus larmoyants du film. Tout part d'un stupide accident de voiture qui paralyse Joaquim (Nikolai Lie Kaas), le fiancé de Cécile, un homme au physique athlétique. La responsable, Marie (Paprika Steen), est rongée de remords et, à l'hôpital, Niels (Mads Mikkelsen, remarquable), son mari médecin, tente de reconforter la jeune femme pour soulager la conscience de son épouse. Peu à peu, il fera bien plus que cela, répondant aux supplications de Cécile, bouleversée d'être rejetée par Joaquim. Mais le manège, ambigu et dangereux, provoquera le véritable accident, et plus de victimes...

Optant pour une position de quasi-documentariste scrutant les âmes, Susanne Bier ne s'approche jamais trop près des

corps, des visages, filmant ses acteurs sous tous les angles et sans concession esthétisante. Ceux-ci, baignés dans la lumière blafarde et hivernale de Copenhague, traversant des appartements exigus ou les corridors d'un hôpital à l'architecture anonyme, se plient à ce jeu avec une authenticité exceptionnelle, créant chez le spectateur un malaise, tant la caméra semble une intruse devant leurs déchirements.

Même si le dépouillement d'*Open Hearts* n'a rien de factice, avec ces images délavées et encore plus granuleuses lorsque l'on s'engage, toujours très rapidement, dans l'imaginaire idéalisé de Cécile, Susanne Bier déroge parfois à l'orthodoxie de Dogme 95. Alors que la musique ne doit jamais surgir de nulle part, la cinéaste n'hésite pas à

avoir recours à quelques chansons pour rendre ce drame non pas plus tragique, mais plus humain, plus chaleureux.

En effet, il s'agit moins de faire l'apologie du courage d'une victime de la route, dont le sort nous attriste de moins en moins tant il est de plus en plus exécutable, que de voir à quel point ce carambolage des corps se transforme en véritable embouteillage sentimental. L'amour s'y décline de bien des manières, parfois platonique (par la force des choses), parfois physique (pour chasser la routine conjugale ou la peur de la solitude), mais, dans *Open Hearts*, c'est la cruelle vérité qui finit par triompher. Laisant bien des cœurs sur la voie d'évitement...

Collaborateur du Devoir

L'autre et son double

ORDO

Réal: Laurence Ferreira Barbosa. D'après le roman de Donald Westlake. Avec Roschdy Zem, Marie-Josée Croze, Marie-France Pisier, Yves Jacques, Sceaux Delpeyrat, Hélène Patarot. Image: Julien Hirsh

ODILE TREMBLAY

Laurence Ferreira Barbosa est une cinéaste française dotée d'une sensibilité et d'un regard très personnels. Son meilleur film, *Les Gens normaux n'ont rien d'exceptionnel*, abordait la maladie mentale sous un angle de générosité et de largeur de vues.

En adaptant, avec *Ordo*, un récit de Donald Edwin Westlake, elle a transposé l'action de Hollywood à l'univers du cinéma français, offrant une œuvre de demi-teintes et d'énigmes, avec le mystère de l'identité humaine en son centre. L'autre et son double sont les héros de l'histoire.

Aux côtés de Roschdy Zem, en marin rempli de sincérité, notre compatriote Marie-Josée Croze incarne une actrice de cinéma factice et fantasque.

Roschdy Zem est un acteur aux assises solides qui ne disperse jamais son énergie en vaines agitations. Qualité qui aide son personnage de marin à naviguer dans les eaux troubles du *star-system*, sans jamais se laisser jeter de la poudre aux yeux même quand le cours des choses l'entraîne aux antipodes de son existence habituelle.

L'histoire, située au cours des années 70, est celle de ce marin, toujours voguant entre les sept mers, qui découvre dans un magazine une photo de son mariage quinze ans plus tôt. Il avait épousé une jeune fugueuse et apprend qu'elle est devenue, sous un autre nom, une actrice célèbre et un fantasme universel. Partant la retrouver, il se retrouve confus, incertain de reconnaître la tendre jeune fille fragile jadis aimée dans cette créature autoritaire, star capricieuse, qui le prend comme amant.

La cinéaste a eu l'habileté de préserver longtemps le doute sur la véritable identité de l'étoile,

doute inscrit dans le regard incrédule du marin qui scrute cette femme sans la reconnaître. A travers le récit original, ce marin savait qu'il retrouvait son ancienne épouse. Ici, il devient limier dans un vrai thriller psychologique.

Le glissement onirique du film, qui ne départage pas les zones d'ombre du récit comme tel, fait flotter l'action en des espaces de limbes où le réalisme n'a plus sa place. La mise en scène saute d'un monde à l'autre sans marquer ses repères. Elle désoriente le spectateur, qui peut y perdre pied ou accepter cette fable comme une sorte de questionnement existentiel.

Marie-Josée Croze compose une très crédible star fabriquée par une machine à fantasmes. Elle a perdu son poids d'humanité pour ce personnage irréel. Des acteurs secondaires incarnent bien différentes facettes de l'univers superficiel du cinéma-spectacle. Seule une domestique chinoise semble une vraie personne. Yves Jacques fait merveille en agent peu de vache.

Ordo démontre aussi par la bande à quel point des acteurs québécois, Marie-Josée Croze et Yves Jacques, ont été adoptés par l'Hexagone. Dans cette production 100% française, ils sont du bâtiment au même titre que leurs confrères, preuve irréfutable de leur vraie percée dans le marché parisien.

Le Devoir



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM
Marie-Josée Croze dans *Ordo*.

Téléroman haut de gamme

HEIGHTS

De Chris Terrio. Avec Elizabeth Banks, Glenn Close, James Marsden, Eric Bogosian. Scénario : Amy Fox, Chris Terrio. Image : Jim Denault. Montage : Sloane Klevin. Musique : Martin Erskine, Ben Butler. États-Unis, 2004, 93 minutes.

MARTIN BILODEAU

New York, 24 heures en automne, cinq personnages en quête d'eux-mêmes. C'est là en substance la proposition de l'Américain Chris Terrio dans *Heights*, un film indépendant qui a parcouru *in extenso* le circuit des festivals avant d'attendre son tour (soit près d'un an) dans les coulisses de la distribution en salles. Hélas, au-delà de quelques moments forts et éclairés d'intelligence, rien ne distingue *Heights* des dizaines de films indépendants américains moyens qui se fauillent l'un après l'autre dans les salles.

J'irais même plus loin en disant que *Heights* est la quintessence de ce qu'est devenu un certain cinéma indépendant américain: une zone tout confort de paresse et de complaisance où les formes narratives traditionnelles sont rarement remises en question et où les sujets, sous une voile de subversion et de libéralisme moral, ne bousculent plus rien ni personne.

La première scène du film donne le ton et la clé: une diva du théâtre (Glenn Close), en pleine classe de maître, se lance dans une tirade contre la tiédeur des

sentiments amoureux dans nos sociétés contemporaines, invoquant l'exemple révolu des grandes passions consumantes de Shakespeare. De retour à la lumière du jour, sa vie et ses amours ne valent guère mieux que celles des gens qui la côtoient. Parmi lesquels un apprenti qu'elle veut prendre sous son aile (Jesse Bradford), sa fille (Elizabeth Banks), photographe peu ambitieuse en passe d'épouser un cadre bcbg (James Marsden), lui-même sous l'assaut des indiscretions d'un journaliste anglais (Matt Davis) enquêtant sur la nature

de sa relation passée avec un photographe dont l'œuvre sera bientôt exposée dans un grand musée new-yorkais.

Rien de bien neuf, du reste, dans cette ronde inspirée d'Ophuls et de *Citizen Kane* — des références si ambitieuses qu'elles décuplent nos attentes, bien vite déçues par la mise en scène impersonnelle de Chris Terrio. Celui-ci dresse un bilan triste-amer des relations amoureuses de ses contemporains, exposant leur lâcheté, leurs mensonges, leurs trahisons, au gré de dialogues (le scénario est

un enchaînement de conversations) bien tournés. Mais l'approche est trop mesurée, la surface trop lisse. Il manque à *Heights* les aspérités et les grincements de dents qui le porteraient dans les hauteurs. Au contraire, trop de compétence prudente et de bon goût en ont fait un téléroman — haut de gamme, certes — dépourvu de la fougue et de la passion dont l'héroïne, au premier acte, déploierait l'absence dans nos sociétés. De là à prêcher par l'exemple...

Collaborateur du Devoir

LE DERNIER CHEF-D'ŒUVRE DE INGMAR BERGMAN

★★★★★
LE SOLEIL
LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★
LA PRESSE
THE GAZETTE

COMPÉTITION OFFICIELLE FESTIVAL DE LOCARNO 2005

LEOPARD D'OR
MEILLEUR INTERPRÈTE MASCULIN
PATRICK DROLET

PRIX DU JURY DES JEUNES
ENVIRONNEMENT ET QUALITÉ DE VIE

PRIX OECUMÉNIQUE

ELISE GOULBAULT
PATRICK DROLET
BERNARD ÉMOND

La Neuvaïne

À L'AFFICHE!

QUARTIERS LATINS
MONTREAL
VERSAILLES
GATINEAU
ST-HYACINTHE

CINÉMA SHERBROOKE
CINÉMA STE-ADELE
CINÉMA LE CLAP

SARABANDE
Un film de Ingmar Bergman

À L'AFFICHE!

EX-CENTRIS
Tous les jours: 13h - 15h - 21h15

UN TRIOMPHE!

★★★★★
LE SOLEIL
LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★
LA PRESSE
THE GAZETTE

COMPÉTITION OFFICIELLE FESTIVAL DE LOCARNO 2005

LEOPARD D'OR
MEILLEUR INTERPRÈTE MASCULIN
PATRICK DROLET

PRIX DU JURY DES JEUNES
ENVIRONNEMENT ET QUALITÉ DE VIE

PRIX OECUMÉNIQUE

ELISE GOULBAULT
PATRICK DROLET
BERNARD ÉMOND

La Neuvaïne

À L'AFFICHE!

QUARTIERS LATINS
MONTREAL
VERSAILLES
GATINEAU
ST-HYACINTHE

CINÉMA SHERBROOKE
CINÉMA STE-ADELE
CINÉMA LE CLAP

JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL

UN MUSÉE / NATURE MONTRÉAL

800 lanternes chinoises
1 tradition millénaire
0 passeport

La Magie des lanternes
Au royaume des oiseaux
Jardin de Chine
9 septembre au 31 octobre de 9 h à 21 h

Renseignements : 514 872-1400
www.ville.montreal.qc.ca/jardin

Partenaire officiel

CTARICA Montréal

Humbert Balsan et Catherine Burniaux présentent

GAGNANT DE 2 CÉSAR
Meilleure actrice / Meilleure première œuvre de fiction

LA CRITIQUE EST UNANIME!

« Un petit bijou. »
- Martine Doucet, C'est bien meilleur le matin

« Aussi sincère que délicat. »
- Marc-André Lussier, La Presse

« Yolande Moreau est lumineuse. »
- André Lavoie, Le Devoir

« Du grand art. »
- Eric Liblin, L'Express

Quand la mer monte...

Yolande Moreau Wim Willaert
Un film de Gilles Porte et Yolande Moreau

DE RETOUR EN SALLE!

FAMOUS PLAYERS
PARISIEN

Ver. - Jeu.: 13h15 - 15h15
- 17h15 - 19h15 - 21h15

MALAJUBE (MTL)
ZOOPSIE (QC)
CONCERT GRATUIT:
THE MOST SERENE REPUBLIC (TOR)

LANCEMENT DE LA PROGRAMMATION DE CHYZ 94,3
LE 21 SEPTEMBRE 2005, 17H, AU PUB UNIVERSITAIRE
VENEZ DÉCOUVRIR LA TOUTE NOUVELLE PROGRAMMATION
TOUTE L'ÉQUIPE DE CHYZ 94,3 SERA SUR PLACE
NOMBREUX PRIX DE PRÉSENCE

CHYZ 94,3

J'écoute l'avant-garde!

LE PUB
www.chyz.qc.ca IMPACT CAMPUS

LE PUB: 1312, PAVILLON ALPHONSE-DESJARDINS, UNIVERSITÉ LAVAL

Cinéma

Sous le soleil (de Locarno) exactement

La réalisatrice Louise Archambault et l'actrice Sylvie Moreau parlent de *Familia*

ANDRÉ LAVOIE

En d'autres circonstances, ma rencontre avec la réalisatrice Louise Archambault et la comédienne Sylvie Moreau aurait eu lieu dans un décor montréalais, entouré de collègues qui attendent sagement leur tour. À la surprise générale, la cinéaste apprenait que son premier long métrage de fiction avait été sélectionné en compétition officielle au Festival de Locarno; terminé peu de temps avant le choix final, pressenti pour d'autres événements, *Familia* (sortie le 16 septembre) a atterri au milieu de cette splendide région de la Suisse. Et Louise Archambault n'était pas seule pour ce baptême important, entourée bien sûr de Sylvie Moreau mais aussi du directeur de la photographie, et son complice dans la vie, André Turpin, ainsi que du producteur Luc Déry.

Sous un soleil radieux et avec l'immensité des Alpes comme décor, la cinéaste ignorait quelle serait la réaction du public, et encore moins le sort qu'allait lui réserver le jury, dominé, dans tous les sens du terme, par le célèbre directeur de la photographie Vittorio Storaro. «C'est un peu angoissant de présenter mon premier film à 3000 personnes quand seulement quatre l'ont vu avant...», me confiait-elle en août dernier. Mais cette angoisse était compensée par le plaisir de se mesurer à des œuvres issues d'autres pays — «J'aime l'idée que notre culture soit mêlée à celle des autres» — et le fait que, dans la salle, elle s'adresserait à un public de parfaits inconnus. «C'est sans doute de briser la glace à l'étranger.»

Même si le film fut chaleureusement applaudi, porté par une rumeur favorable, certains lui accordant un possible Léopard d'or qualifié «d'idéal et populaire», *Familia* ne s'est pas faufilé au palmarès. Pourtant, nombreux sont ceux qui ont été touchés par cette histoire que la cinéaste ne tient pas à qualifier d'autobiographique. «Quand on écrit, bien sûr que l'on part de soi, de ce que l'on a vécu», précise-t-elle. Mais toutes les familles ont leurs problèmes... Et les difficultés de vivre des parents, leurs dépendances et leurs faiblesses, peuvent-elles in-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
La comédienne Sylvie Moreau et la réalisatrice de *Familia*, Louise Archambault.

fluencer, marquer à jamais, la destinée de leur progéniture? Nos tares sont-elles innées ou acquises?

Pour établir sa démonstration, la cinéaste a provoqué les retrouvailles, forcées, de deux amies d'enfance qui ne semblent rien avoir en commun. Michèle (Sylvie Moreau), une fanatique de l'aérobic, est au bord du gouffre, empêtrée dans ses mensonges et sa dépendance envers le jeu, trouvant refuge avec sa fille (Mylène Saint-Sauveur) chez Jeannine (Macha Grenon), la version zen de Martha Stewart, mais dont le décor de rêve, le mari idéal (Vincent Graton) et les enfants charmants constituent une illusion. Autour d'elles, on retrouve leurs mères, l'une extravagante (Micheline Lanctôt), l'autre snobinarde (Patricia Nolin), miroir déformant de ce que Michèle et Jeannine sont devenues.

Montrer les contrastes

Alors que le film semble suivre la déchéance de Michèle, personnage coloré malgré sa fragilité, la cinéaste lève le voile sur l'univers feutré de Jeannine, que l'on croyait sans histoires, voire sans intérêt. Bien au contraire. «Pour moi, il fallait construire un duo, montrer les contrastes; malgré les apparences, la descente aux enfers de Jeannine est pire que celle de Mi-

chèle, surtout physique et matérielle. C'était d'ailleurs très difficile à scénariser, Michèle apparaissant même plutôt sympathique dans les premières versions!»

Toutefois, le personnage le demeure, malgré sa duplicité et son narcissisme, peut-être à cause de la présence de Sylvie Moreau... qui a refusé le rôle quelques fois. Louise Archambault tenait à elle et a accepté de repousser le tournage pour permettre à l'actrice, très en demande à la télé (*Catherine*, l'animation de la soirée des Jutra), au théâtre (*L'odyssée*, et bientôt dans *Antoine et Cléopâtre* au TNM) et au cinéma (pas moins de quatre films l'an dernier, dont *Les Aimants*, *Camping sauvage* et *Dans une galaxie...*), de participer à l'aventure. Et de reprendre son souffle.

Voyant que de la cinéaste émanait une «présence forte et rassurante», l'actrice n'a plus hésité, sachant qu'on la sollicitait pour les bonnes raisons. Et la nuance est importante pour ce visage si connu du grand public: «Je le sais, je le sens tout de suite quand ce sont pour les mauvaises», explique la comédienne, consciente que son nom peut servir un film... tout en regrettant, à mots couverts, une certaine perte d'anonymat.

Le personnage de Michèle posait à Sylvie Moreau plusieurs dé-

fis, et «la fille de gang» était prête à les relever. «Je peux comprendre toutes les formes de dépendance, comme aux drogues ou à l'alcool, mais celle au jeu, c'est quelque chose que je ne m'explique pas. Il me fallait aussi rendre crédible la relation d'une mère avec une adolescente. Mais l'adolescence, c'est une période qui m'a toujours fascinée, c'est celle qui détermine les adultes que nous serons.» Autre défi, déjà visible sur l'affiche, la rencontre entre Moreau et Macha Grenon, deux actrices au parcours et au tempérament qui semblent à l'opposé. «On ne se connaissait pas du tout», souligne Moreau. «Je voyais déjà nos différences physiques et d'énergie: je me sens souvent comme une tonne de briques alors que Macha est très délicate! Même si nous n'avons pas la même approche du jeu, nous avons toutefois les mêmes préoccupations: nous sommes différentes, nous jouons des personnages différents, est-ce que l'on va se rencontrer quelque part? Oui, nous étions vraiment ensemble pendant qu'on jouait.»

En sus de l'angoisse légitime devant le jeu cruel de la compétition, Louise Archambault avait elle aussi d'autres préoccupations en août dernier, et qui ne se sont sans doute pas apaisées aujourd'hui. Bien sûr craintive à l'égard de la réception critique, elle a surtout la peur «d'être perdue dans le lot», voyant le nombre important de films québécois qui sortent à l'automne. Philo-sophie (mais surtout pas à l'image de celui incarné par Jacques L'Heureux dans son film), elle se considère «privé» d'exercer son métier et se réjouit que les Québécois aillent voir leurs films. Pour le reste, «j'ai fait le mieux possible avec les moyens à ma disposition et tant mieux si ça touche les gens.»

Collaborateur du Devoir

Un drame fantastique...ment ridicule

THE EXORCISM OF EMILY ROSE (L'EXORCISME D'ÉMILIE ROSE)

De Scott Derrickson. Avec Laura Linney, Tom Wilkinson, Jennifer Carpenter, Colm Feore, Campbell Scott. Scénario: Scott Derrickson, Paul Harris Boardman. Image: Tom Stern. Montage: Jeff Betancourt. Musique: Christopher Young. États-Unis, 2005, 119 minutes.

MARTIN BILODEAU

À Scott Derrickson on doit quelques épisodes de franchise sans importance (*Hellraiser* et *Urban Legends*) ainsi que l'inspiration d'un Wim Wenders (*Land of Plenty*) aussitôt vu, aussitôt oublié. Ce pourrait d'ailleurs être la devise de *The Exorcism of Emily Rose*, un drame fantastique du plus haut ridicule qui se réclame de *L'Exorciste* mais n'arrive pas à la cheville d'*Audrey Rose*.

Derrickson s'est inspiré pour son film d'un fait divers survenu en Allemagne dans les années 70, où l'Église catholique avait reconnu l'intervention du diable dans le décès d'une étudiante de 18 ans, levant ainsi l'anathème dont était frappé le prêtre qui, en vain, avait tenté de l'exorciser.

Passée à la moulinette hollywoodienne, l'anecdote est devenue un énième drame judiciaire frappé du sceau «histoire vécue», dans lequel une avocate agnostique (Laura Linney) se voit confier par son supérieur (Colm Feore), avec promotion à la clé, la mission de défendre ledit prêtre (le compétent Tom Wilkinson) accusé de négligence criminelle pour avoir soustrait la jeune fille (Jennifer Carpenter) à son traitement médical. Le passage en cour des témoins et membres de la famille de la victime sert à actionner les leviers de la machine à *flash-backs*, laquelle pendant deux heures nous abreuve de mysticisme vaseux et de *cheap thrills* avant de nous laisser filer avec l'illusion d'avoir assisté à un duel entre la science et le surnaturel.

Chemin faisant, l'avocate ébranlée par le diable qui chatouille ses nuits reprendra contact avec le divin. Dommage que la divine Laura Linney (*Kinsey*, *You Can Count on Me*), à qui on souhaite tant et mieux, perde des plumes à défendre ce vieux machin réalisé de main molle, pas assez tonitruant pour le public d'été, pas assez exigeant pour les cinéphiles d'automne, bref, juste digne de colmater les brèches de l'entre-deux-saisons.

Collaborateur du Devoir



JENNIFER CARPENTER DANS *The Exorcism of Emily Rose*.

ÉDITION INAUGURALE



préente

THE NEW MONTREAL FILMFEST

FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DE MONTRÉAL

en collaboration avec

VIDÉOTRON

QUEBECOR MEDIA

185 FILMS DE 40 PAYS

70 LONGS MÉTRAGES EN PREMIÈRE MONDIALES, INTERNATIONALES OU NORD-AMÉRICAINES !

DU 18 AU 25 SEPTEMBRE 2005

TOUS LES BILLETS EN VENTE AUJOURD'HUI DÈS 9 H !

POUR CONNAÎTRE L'HORAIRE DES FILMS ET DE LA PROGRAMMATION, CONSULTEZ WWW.MONTREALFILMFEST.COM

TAPIS ROUGE À CHAQUE SOIR AU ST-DENIS POUR NOS ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX

LES POUPEES RUSSES

CEDRIC KLAPISH

LE PETIT LIEUTENANT

XAVIER BEAUVOIS

HOMMAGE À MICHEL BRAULT

LES ORDRES

SAINTS-MARTYRS-DES-DAMNÉS

ROBIN AUBERT

HOMMAGE À MICHEL DEVILLE

UN FIL À LA PATTE

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

BRUNO PODALYDÉS

LE COURAGE D'AIMER

CLAUDE LELOUCH

JOYEUX NOËL

CHRISTIAN CARION

LE GALA DE CLÔTURE AVEC LA REMISE OFFICIELLE DES PRIX IRIS

ET LA PROJECTION DU FILM DE CLÔTURE

PREMIÈRE MONDIALE

DOMINO

de TONY SCOTT

(États-Unis)

Avec: Keira Knightley, Christopher Walken, Mena Suvari, Lucy Liu et Mickey Rourke

Dimanche 25 septembre, St-Denis 1

PROGRAMME GRATUIT ET CATALOGUE DISPONIBLES DÈS LE 14 SEPTEMBRE INFO-FILM VIDÉOTRON (514) 288-6730 • 1 866 901-FIFM (3436)

BILLETTERIE

CARNETS ET ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX :

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX SEULEMENT :

SPECTRUM DE MONTRÉAL

318, Sainte-Catherine Ouest

(514) 790-1245 • 1 800 361-4595

www.admission.com

THÉÂTRE SAINT-DENIS

1592, Saint-Denis

(514) 790-1111 • 1-800-848-1594

LeDevoir

TELEFILM

Montreal

Quebec

laite

90.7

755-1111 ticketmaster.ca

90.7

90.7

90.7